



## Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

# ODE

## A NOS AMIS DES ETATS-UNIS

By SAINT-GEORGES DE BOUHELIER

*The author of this poem has achieved a distinguished reputation not only in France but also in England and Switzerland, in Italy and the Scandinavian Countries. He represents the French idealistic school of poetry; his "La Tragédie Royale," "Un Roi sans Couronne" and "Le Carnaval des Enfants" are master-pieces of the modern French theatre and literature. Mr. Bouhéliier, who is only forty, combines in his poetic work lofty thought and acute and original imagination. He is the author of a piece on the great war entitled, "Les Trois Rois."*

*At the Sorbonne, under the patronage of the French Government, on the 22nd of November 1916, the National Committee called, "The Effort of France, of her Allies and of her Friends" held a great meeting at which Emile Boutroux of the French Academy and Alexandre Millerand, late Minister of War, paid tribute to the effort of the United States to assist France. The Ode which follows was written for the occasion and was recited by Mlle. Véra Sergine of the Odéon. It was applauded by an audience of three thousand persons composed of the highest political circles of France. It is here published for the first time. A translation will be given in the January Number.*

Est-il vrai qu'au-delà de la mer Atlantique,  
Sous les climats féconds où chantent vos vigueurs,  
O travailleurs géants d'une terre athlétique,  
Défricheurs, constructeurs, tisseurs defantastique,  
Il batte un peu de nous dans le fond de vos coeurs?

Est-il vrai que l'Idée immortelle des âges,  
La Fraternité sainte ayant dit "en avant!"  
O frères, vous soyez accourus sous l'orage  
Des mitrailles de fer qui sans fin faisaient rage  
Sur nos peuples, comme un déluge au loin crevant?

Parmi nos champs saignés d'affreuses meurtrissures  
Vous veniez—serviteurs des pauvres,—assistants  
Des malades—porteurs de l'eau pour les blessures  
Et du linge pour les figures dont s'azure  
Et verdit dans la mort la peau de pénitent.

O nobles compagnons, ô frères prophétiques,  
La Destinée, alors, n'avait pas dit son mot,  
Elle se tenait coi sous le sombre portique,  
Et pourtant, mûs déjà de frissons magnétiques,  
Vous agitez vers nous l'éclat vert des rameaux.

Vous ne saviez de nous que de bien pauvres choses:  
La France avait au front son masque de carton,  
On nous croyait chargés d'un sang blanc de chlorose  
Et beaucoup nous blâmaient, parmi les gens moroses,  
D'avoir si peu souci des bons qu'en dira-t-on!

Si vous n'aviez rien fait, nul n'aurait rien pu  
dire . . .  
Les vieux morts d'autrefois, dans leur tombe irrités,  
Peut-être auraient levé la main pour vous maudire,  
Mais qui donc l'aurait su, sauf dans le noir Empire,  
L'Ange de la Justice et de la Liberté!

Si vous aviez laissé la Belgique innocente  
Egarer ses foyers le long des grands chemins  
Et, ne trouvant partout qu'une pitié absente,  
Rôder de seuil en seuil malheureuse passante,  
Qui s'en fût étonné, hier comme demain?

Si la Serbie, ainsi qu'une vierge indomptée,  
Qui fuit dans les forêts, un couteau dans le dos,  
N'avait pu qu'exhaler sa plainte lamentée,  
Et, loin de tout secours, âpre deshéritée,  
Etait tombée un jour, faute de pain et d'eau,

Si son peuple meurtri, dans ses fières guenilles  
Avait dû, dispersé mais non pas abattu,  
Tendre de porte en porte une avare sébille,  
Comme les rois déchus, les pauvres sans famille,  
Qui donc, en vérité, vous en aurait voulu?

Qui donc l'eût trouvé mal par les temps où nous  
sommes?

Oui ou non, vivons-nous en un siècle d'acier?  
Nos docteurs d'Outre-Rhin n'ont-ils pas dit des  
hommes

Que la plupart ne sont que des bêtes de somme  
Dont se moque la Force et qu'elle aime à railler!

Ne vont-ils pas clamant que son sceptre nous mène,  
Qu'au mépris du bon droit elle nous fait marcher,  
Et que, sur l'océan des angoisses humaines,  
Lorsqu'elle a pris la barre, elle est le Capitaine  
Impassible que rien en saurait plus toucher?

Mais ce n'est pas ainsi que dans nos Républiques  
En jugent les esprits qui ne sont pas malsains.  
Pour vous comme pour nous, prendre la voie oblique  
Est une triste chose et notre politique  
Va comme la Nature à de nobles desseins.

Pour vous comme pour nous la Science a beau faire,  
Et, sans doute, en s'aidant des secrets du démon,  
Elle pourra forger de l'or avec des pierres,  
Rendre la glace chaude et froide la lumière  
Et nous permettre enfin de déplacer les monts!

Mais quant à nous ôter l'amour de la justice,  
Quant à nous extirper la passion du Beau,  
C'est un rêve—il faut bien qu'on les en avertisse  
Ces durs théoriciens de la Force, complices  
Du Mal qui veut régner sur un monde en lambeaux!

O libres citoyens de la rude Amérique,  
Vous n'êtes pas de ceux qu'aime la déraison,  
Vous n'êtes pas de ceux dont le cerveau fabrique  
Des nuages où court un désir chimérique:  
La Terre vous a faits, vous êtes ses garçons!

Dans vos cités de fer et de verre s'exalte  
Et bout sans fin, multipliés au long des temps,  
La Vie aux fièvres d'or, de lave et de basalte,  
Et jamais le Travail fatigué n'y fait halte,  
Et c'est ainsi partout sous vos cieus éclatants!

Mais vous savez très bien qu'il est au coeur de  
l'homme  
Un principe plus fort que son ambition  
Et, que lorsque le Droit s'y réveille, c'est comme  
Un maître qui dormait: il est là qui nous somme  
De remplir près de lui notre humble mission!

Les peuples sont conduits par l'Idée immortelle . . .  
Ils ont l'air assoupis dans leurs petits métiers,  
Ils sont là, palpant l'or et tremblant de cautèle,  
Mais, malgré ce qu'on pense, ils ont une âme telle  
Qu'ils entendent partout la Justice crier!

Camarades lointains—mystiques camarades!—  
Vous qui vivez là-bas sous ce clair pavillon,  
Vous n'êtes pas pour nous des amis de parade,  
Vos serments ne sont pas des boniments d'estrade!  
La Vérité vous vêt de ses graves rayons!

Pour vous comme pour nous, c'est une chose infâme  
Que de prendre d'assaut de paisibles vaisseaux,  
De n'avoir point souci des enfants ni des femmes  
Et de les envoyer se noyer dans les lames  
De la mer, où les nuits viendront baiser leur os.

Pour vous comme pour nous—au prix même du  
monde!—

Donner l'ordre à la Mort de quitter ses caveaux,  
Et, la faux à la main, de faucher à la ronde  
—Sans raison!—ce n'est guère une action féconde  
Et là n'est pas le but de nos hommes nouveaux!

Pour vous comme pour nous, songer que sur la  
terre

Nous aurions pu causer ces stupides fléaux,  
Ce ne serait jamais qu'une tristesse amère,  
Et devant la douleur, alors, de tant de mères  
Nous ne resterions pas, certes, le front si haut!

Fière Démocratie, ô déesse hautaine,  
Marche donc au grand jour car ton coeur bien  
placé

N'aurait jamais nourri l'ambition malsaine  
D'entrer chez tes voisins pour les charger de  
chaînes! . . .

Mais lorsqu'on t'a blessée, on ne peut t'apaiser!

Belle démocratie aux superbes mamelles,  
Tes bras forts sont bâtis pour les embrassements;  
La Justice et la Paix sont tes filles jumelles—  
Mais comment tolérer que l'étranger se mêle  
De vouloir te plier à ses commandements?

Grande comme la vie et comme la nature,  
Tu formes pour l'amour les générations,  
Mais malheur à celui qui veut qu'on te rature  
De ce monde, où ton lait nourrit les créatures  
Et les prépare au jour des résurrections!

Malheur à qui se rit de toi, Démocratie,  
Mère pleine de force, en ta riche saison!  
Tu peux par la bonté ressembler au Messie:  
On t'offense parfois sans que tu t'en soucies—  
Mais malheur à qui vient te frapper sans raison!

C'est ainsi que laissant ta robe de futaine,  
Te voilà maintenant en costume guerrier  
O France—et tu combats!—toi qui vivais sans  
haine!—

Et l'on te voit là-bas manoeuvrer dans la plaine  
Au milieu des canons, couverte de lauriers!

*Saint-Georges de Bouhélier*

